

Mohammedia, le 12



Rien de plus énervant, en mer, que d'entendre la voix féminine de RFI t'annoncer un gentil petit Est sur zone alors que tu te fais secouer par un vent contraire et qu'il forçit.

Qu'en Etrangie on ne respecte pas les cartes des courants c'est une chose, mais qu'on s'obstine à faire le contraire des annonces de RFI, ça frise l'insolence !

Cette journée du 9 avait pourtant si bien commencé. Mise à jour du carnet de bord, les formalités administratives réglées en une tablette de choc, un jus d'orange et cinq minutes, des courants fa-vo-ra-bles ! Si ! Nous passons l'entrée du détroit à bonne allure, les voiles gonflées de soleil.

En Atlantique, on retrouve avec soulagement cette longue houle puissante venue des zamériques. Ca nous change de tempo. La mesure s'allonge ; adieu la cacophonie de ces petites vagues teigneuses qui vous font danser le pogo dès que le vent envoie un peu de son.

Par ici c'est pas encore la valse mais au moins y a de la basse. La houle nous soulève de l'arrière dans un rythme langoureux, et nous porte jusqu'à notre première nuit chaude, disons tiède ; ...enfin pas gelée.

Dauphins du soir, dauphins du matin, tout va bien. On a perdu le rivage de vue pendant qu'on regardait les étoiles. Pour un peu on se croirait en plein océan à bord d'un voilier. Faudrait juste couper le son du moteur.

Une heure avant le lever du jour, la lune est couchée depuis longtemps, les gaz d'échappement, poussés par vent arrière, collent aux feux de poupe. Vu du cockpit on dirait que les nuages qui semblent posés sur notre mat nous on lâché un petit pet de naphthaline pour pas nous perdre. C'est joli.

Quelques heures plus tard, avec ce front qui se dessine en face, le vent qui forçit depuis l'ouest, c'est plus inquiétant que joli.

La ligne de basse continue de monter le son. Dans cette zone, on passe en quelques miles de 4000 à 200 mètres de fond. Alors la houle qui ne peut plus s'exprimer en profondeur crève le plafond. Et la basse on commence à se dire qu'on va la prendre dans la face.



Comme Jeff et moi on est d'un tempérament placide, quelques minutes après l'annonce agaçante de RFI, nous tournons le dos aux moustaches qui fleurissent à la crête des vagues et filons nous réfugier à Fedala, rebaptisée Mohammedia parce qu'à l'époque le roi est passé goûter aux petits fours pour l'inauguration de la raffinerie toute pimpante.

220 miles et le cap Bedouza nous séparent de ma petite famille. Ado, si elle survit à son voyage via Marrakech par le train, va fêter l'Aïd sans nous.



Mohammedia c'est un peu un retour en arrière. La ville moderne a des allures de côte d'azur. La place en plus. Des terrasses aussi larges que les avenues. Vitrites baissées. Ici aussi c'est la saison creuse.

Le personnel administratif semble nous avoir pris en affection, il nous retient deux heures pour un permis de circuler. Ça nous permet de découvrir le quotidien difficile du douanier de la barrière : une dizaine de minutes pour trouver l'orientation parfaite de sa chaise, encore quelques réglages pour que l'interrupteur qui lève la barrière soit calé précisément sous sa semelle. Quelques essais. Lever, baisser. On peaufine. Parfait. Sauf que quand un rare véhicule se pointe, notre pandorre doit se rendre à l'évidence, il a choisi le mauvais côté de la route pour sa chaise et doit se lever pour rejoindre le conducteur. Toute cette minutie foutue en l'air par une foutue route qui est à l'envers par rapport au soleil ! Pas facile d'être douanier.

A Mohammedia, on finit par dénicher
Fedala.

La ville antique est tassée derrière de courtes murailles rosées. Autour d'une mosquée fatiguée s'emmêlent quelques maigres ruelles.



Echoppes, gamins, mendiants. Des feux à même le sol, pour griller la tête du mouton de l'Aïd, de la fumée qui se reflète dans les flaques sanglantes du massacre de la veille, et entre deux djellabas, les peaux et les boyaux qui finissent de sécher sur du fil à linge.





Le lendemain, les Suisses rencontrés à Tanger accostent; épuisés, démoralisés. Ils parlent d'acheter une remorque pour charger leur bateau et finir le voyage par la route. On leur remonte le moral comme on peut. Jeff, patient, essaye sans succès de leur transmettre quelques notions de météo. La conversation fait sa petite ballade. On les fait causer du pays. C'est fou ce qu'on aura appris sur la Suisse au Maroc.

Ces quelques jours à Mohammedia, nous attendons une météo qui tarde à être favorable. L'aller-retour quotidien entre le port, sa raffinerie, ses pilotes qui font valser les cargos et la ville-de-l'autre-côté-de-la-muraille nous font franchir quelques siècles à chaque fois. Pourtant, c'est bien au pied de cette vieille mosquée, sur ces pavés ridés, que se trouve le seul point internet qui fonctionne...



Essaouira !

Enfin !
C'était juste...

Notre dernière étape avant les Canaries. Retrouvailles avec Ado et Nour qui n'en peuvent plus de jouer les femmes de marin à guetter l'arrivée du bateau remise à chaque fois au lendemain. C'est dommage, à un jour près nous avons raté des amis de chez nous (Agnes, Sophie et Latikahn; et Nathalie Ouaf Ouaf pour ceux qui les connaissent).



Ca m'aurait fait du bien de voir ces visages connus.

A défaut, les filles nous présentent leur nouvelle famille d'adoption : les yeux pétillants de Malika derrière son voile, qui porte Nour à la locale, nouée dans le dos ; et Badr le fiston volubile, qui donne des cours de kite surf et de planche à voile pour payer ses études et vient de se voir refuser l'inscription à un brevet d'état parce qu'il n'est pas français.

Après deux mois et demi, on découvre que le mal du pays est avant tout le mal des amis. C'est sans doute pour ça que sur les pontons les relations se nouent si rapidement avec tant d'avidité.



D'autant que voyager avec un breton velu c'est pas tous les jours détendu.

Deux jours, deux nuits à glisser le long du ventre de l'Afrique; les embruns qui tapent dans les voiles, les vagues dans un sens, la houle dans l'autre, le tout dans la figure, des crampes des épaules jusqu'aux doigts noués sur la barre, l'estomac qui joue à chat perché, une petite intox au liquide ménager par-dessus tout ça, et nous entrons dans la baie d'Essaouira aux dernières heures de la nuit.

A tribord, les vagues s'écrasent sur l'île de Dzirt Far'awn, ça gicle ma foi beaucoup trop haut pour trouver ça joli. A bâbord en arrière, un champ de récifs soulève la houle du large en rouleaux bien grondants.

Et bien figurez-vous que alors qu'une aube magnifique fait mine de se lever, le breton m'empêche de sortir l'appareil photo sous prétexte que le moteur vient de nous lâcher et qu'il faut passer les brisants sur notre élan, dépasser la digue et entrer au port en tirant des bords à la voile; après un petit mouillage pour atteindre le jour.

Une fois à terre, j'ai bien essayé de proposer au capitain, histoire de nous détendre, le tour de la baie en bateau mouche -j'avais obtenu un prix spécial touriste :

- « Nan ! »

Pas commode, Jean François de St Malo.



Ici, on s'est fait une petite réputation. Nour a fait son travail de chargée de mission auprès des relations publiques, bien sûr, malgré une saloperie de bronchite. Chekspire de son côté retient l'attention des traîne savates par son air de coureur de miles. Mais c'est surtout notre entrée au port le 15 à l'aube qui a fait causer

La dernière fois qu'un navire de plus de 10 m a franchi la barre pour venir s'amarrer à la voile par ici ça doit remonter à avant l'invention du diesel. Faut dire que tout le monde n'a pas un maître Houssaye à bord. C'est bien simple, même Yoda à côté c'est un nain.



Je vous passe les détails du tableau parce que ma maman me lit, que je tiens à elle autant qu'elle à moi, et que je voudrais pas que sa trouille pour son fils chérîîîîîîî lui fasse faire pipi sur les chaises Voltaire de son amoureux.



Nous voici donc dans les décors du « Othello » d'Orson Wells, plus récemment ceux de « Lords of Heaven ». Cette ville ressemble tellement à l'idée qu'on se fait d'une cité médiévale du désert qu'on pourrait croire que c'est du toc

Faut avouer que le centre très propre, les enseignes très typiques, le marché aux poissons très consommable, les cotémans très avenants et les cars de touristes très gras entretiennent le doute.

Quoi qu'il en soit, Essaouira est photogénique. Donnez un kodak à un borgne qui louche et il vous rapporte de quoi remplir le National Géographic pour un abonnement à vie.



Précisons qu'elle a eu 2700 ans pour patiner ses pavés, madame. Maquée aux phéniciens, aux Romains, aux Byzantins, aux Vandales, aux Berbères, aux Portugais, aux Français, aux Juifs, aux Arabes, tous l'ont tatouée à leur façon.

Dans l'antiquité, le fils du Roi local Juba II a été égorgé à Lyon par Caligula parce que sa robe était la plus belle pour aller danser. Le pourpre unique à l'époque était produit ici même.

Aujourd'hui la 'ville du vent', ex Amogdul, ex Mogdura, ex Mogador; honore la culture des gnawas, les seuls qui ont vécu ici malgré eux, esclaves noirs des arabes.



Au port, nous sommes deux voiliers ventre à ventre à se faire secouer le long d'une courte jetée. En face, des chaluts, palangriers, et des centaines de barques bleues défient les lois de la géométrie. Comment ils ont pu faire rentrer tout ça dans si peu de place c'est un premier mystère. Comment celui qui est amarré à la 12eme rangée/7ème colonne peut manœuvrer sans passer par-dessus ou par-dessous quand il veut sortir en mer, c'est un secret qui nous échappera à jamais.

Plusieurs circuits touristiques sont possibles. Avec Jeff, nous avons choisi le plus long : une visite de détail du circuit de gasoil du moteur trois cylindres Bukh, en passant par les pompes d'admission et d'injection avec l'alimentation électrique en cadeau publicitaire. A l'heure où je vous écris, la visite n'est pas terminée, nous passons au remontage ce soir si Bosch le veut.

Un instant, une urgence...



Saviez vous que le meilleur moyen de couler un voilier c'est de ne pas fermer la chasse quand on va aux toilettes ? Maintenant, vous savez, moi aussi. L'eau de mer remonte par la chasse, déborde de la cuvette et finit par remplir les fonds à une vitesse exponentielle au fur et à mesure que le bateau s'enfonce. C'est rigolo et odorant. Un retour aux sources, en quelque sorte.

En attendant le retour de la pompe d'injection, Jeff et moi pansons nos ampoules au pouce droit (pomper le gasoil à la main ça use), Nour soigne ses bronches en causant aux mouettes, et Ado terrorise les rouilleurs du quartier qui ont le malheur de l'appeler « hé, la gazelle ! » ; au grand bonheur des filles du coin.

J'espère que les prochaines lignes partiront de nouveau d'Espagne. D'ici là, bonjour chez vous.



Sympa d'habiter dans une carte postale !

Ismallah !